



L'absurde, la plus belle des névroses, le plus présent des Pères

Hugo Belchior

Pour citer le travail publié sur le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP : Belchior, Hugo « L'absurde, la plus belle des névroses, le plus présent des Pères », *CRNFP*, Articles Culture du monde, 2025, www.crnfp.com.
date de la consultation sur le site web.

Fichier pdf généré le 20/06/2025

À savoir : Les travaux consultés et téléchargés sur le site du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP sont protégés par la politique du site web CRNFP et les termes et conditions d'utilisation du site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP. Consultez ces termes et conditions à l'adresse www.crnfp.com à tout moment (©).
Vous devez faire preuve d'honnêteté intellectuelle et citer les travaux utilisés.

Le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP est représenté par un nom de domaine, ses conditions légales sont présentées sur le site internet conformément aux obligations et lois internationales et européennes.

L'absurde, la plus belle des névroses, le plus présent des Pères.

A. L'absurde, concept s'inscrivant dans un contexte et dans un besoin précis.

Pour Albert Camus, l'absurde se définit comme une pression, un rappel constant à la conscience de la vacuité de l'existence, qui pousse les hommes à trouver dans l'expérience sensorielle et intellectuelle une explication, un « parce que », une raison de vivre. Car en effet lorsque l'homme cherche à comprendre ce qu'il est, il se heurte fatalement au mur que représente la question : pourquoi est-il là ? L'absurde naît donc de la rencontre entre un sujet conscient, et le monde qui l'entoure, il se crée au point de friction entre un monde irrationnel, et la conscience subjective, qui elle, cherche à donner un sens aux phénomènes qui se présentent à elle.

Là où les religions tentent de colmater au maximum les trous béants que représentent les inconnus humains, la science échoue pour l'instant à apporter une réponse qui serait rassurante pour nous autres mammifères. Si elle théorise le Big Bang, de nombreuses autres questions, encore plus angoissantes que la première sur l'origine, apparaissent : d'où provenait toute cette matière concentrée ? Pourquoi était-elle là ? Sommes-nous simplement une conséquence d'un phénomène dépassant les perceptions aprioriques de l'espace et du temps ? Pouvons-nous seulement être certains que la réalité extérieure est bel et bien extérieure à nous, à la manière du cogito cartésien ? Certaines personnes préfèrent croire, dans une forme de dialectique hégélienne, à une répétition sans fin, presque sans autre but que celui de s'auto-réaliser ; avant cet univers, il y en avait sûrement un autre, qui s'est effondré, et bis repetita.

Toutes ces croyances, hypothèses, travaux scientifiques, faillent à la seule mission qu'elles s'étaient pourtant donnée : trouver un sens à l'existence.

La religion s'effarouche et se débat dès lors que la question de l'origine de Dieu est posée : si rien n'existait avant Dieu, de quoi Dieu est-il issu ? Rappelons que rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Pendant ce temps, la science est, elle, confrontée aux limites de sa méthode, c'est-à-dire l'observation ; il est impossible pour nous d'appréhender ce qui pourrait advenir hors de l'espace et du temps.

La fin du 19ème siècle et le début du 20ème siècle marquent un tournant dans la réflexion philosophique et théorique, notamment avec l'avènement de Nietzsche et des premières théories de l'inconscient, fondamentalement incompatibles avec la religion : nous arrivons à un moment dans l'histoire de la réflexion où « Dieu est mort. ». En même temps que Dieu meurt, que donc le Père disparaît, c'est la boussole morale qui perd le nord.

Ainsi l'Homme demeure sans réponse, comme un orphelin qui au grand jamais ne pourrait connaître l'identité de ses parents, comme une onde se dessinant d'elle-même sur un lac calme, comme un oiseau tombé d'un nid déjà déplacé hors d'accès par le vent. Il est seul, dénué de morale fondamentale et orphelin.

Cette profonde crise existentielle n'est pas sans conséquence, en témoigne le récit chaotique que nous livre le 20ème siècle, comme si la volonté de puissance nietzschéenne s'était répandue comme une traînée de poudre, qui, une fois allumée, nous aurait condamnés en tant qu'espèce à l'explosion de tous nos instincts mortifères, trouvant son acmé en 1945, lorsque deux villes japonaises que sont Hiroshima et Nagasaki sont rayées de la carte.

C'est dans cette atmosphère de fin du monde, sous occupation allemande, où la morale s'est effilochée à force de guerres et d'horreurs, où la religion a perdu tout pouvoir régulateur, où aucun père symbolique, qu'il soit humain ou divin n'a pu réguler l'instinct auto-destructeur de l'Homme, qu'Albert Camus écrit son ouvrage philosophique le plus célèbre ; « Le Mythe de Sisyphe ».

Dans cet ouvrage, Camus théorise l'affrontement psychique, philosophique, et fondamental qui aurait lieu dans la tête de tous les hommes si tant est qu'ils acceptent l'absurdité du monde, c'est-à-dire qu'il met en scène la confrontation de l'homme face à lui-même, face à sa conscience. L'homme se doit d'affronter son absurde, ou il sera toujours prisonnier de quelque chose qui le dépasse, qui l'envahit, qui le torture. Notons que, contrairement à Nietzsche, on décèle quelque chose de plus doux dans la révolte de Camus face à l'absurde, du moins de plus enclin à laisser place à l'altérité ; si l'absurde enclenche une révolte, elle est une révolte collective, elle est un cri de protestation qui sort de millions de bouches ; elle n'est pas un asservissement de l'autre, bien au contraire.

Pour Camus, c'est précisément à ce niveau de la réflexion qu'il « tire de l'absurde trois conséquences qui sont sa révolte, sa liberté, et sa passion ». Sa révolte car il se bat tous les jours devant le non-sens de son existence, la révolte se définissant comme vouloir vivre même si on a la liberté de mourir ; sa liberté car comprendre que si rien n'a de sens, tout peut en avoir si tant est qu'on le désire ; et enfin sa passion car si tout est chargé de sens, tout est à nous, et tout nous enflamme.

Nous tenons à montrer dans cet article que l'absurde n'est pas simplement un enjeu conscient tel que le présente Albert Camus, qu'il n'est pas simplement une lutte à mort entre soi et le temps, mais qu'il se manifeste à de multiples niveaux inconscients, ce qui induit que quand bien même on se révolterait, quand bien même on toucherait l'illusion de la liberté, il y a en nous des forces qui ne peuvent comprendre ce qu'est réellement l'absurde, et tout ce qu'il apporte avec lui de structurant.

Nous nous distinguerons de Camus sur un aspect précis ; il nous semble que l'exemple du mythe de Sisyphe ne rend pas tout à fait compte de l'aspect total et systématique de l'absurde, en cela que Sisyphe est puni par les dieux de pousser sa roche jusqu'au sommet d'une montagne, sans jamais pouvoir y parvenir. En effet, Sisyphe, fondateur de la célèbre ville de Corinthe, tente de tromper la mort par deux fois en échappant successivement à Thanatos, dieu de la mort, et à Arès, dieu de la guerre et de la violence. Son châtiment pour avoir tenté de mettre la mort en bouteille est donc de ne jamais pouvoir plus la rencontrer ; il est condamné à une éternité de non-sens, une éternité d'absurde.

Ainsi Sisyphe sait pourquoi il pousse sa roche, et même s'il ne le savait pas, cela induirait quand même que derrière l'absurdité de son geste, se cache une agressivité qui lui est

adressée, car même si la punition est en dehors de son champ de conscience, elle existe tout de même dans un ailleurs. Zeus, dieu des dieux, père de l'Olympe, et donc en extenso père symbolique de Sisyphe, lui ôte la capacité de mourir, ôtant à la fois la mortalité et la liberté.

Ainsi nous avons une première piste concernant notre rapport à l'absurde : le châtement et la culpabilité. Camus prend comme image celle de la punition, et donc met en scène un homme coupable, jugé, et condamné. Serait-ce là le seul ressenti possible ? Ne sommes-nous pas tous condamnés, précisément par quelques lois biologiques préétablies dépassant notre compréhension, à mourir ? L'univers tout entier n'est-il pas un amas de condamnés ? Tous les astres ne sont-ils pas destinés à perdre leur tête par la hache du temps ?

B. L'absurde, ou le retour de la culpabilité du père.

Pour comprendre l'importance que revêt la notion de culpabilité dans le concept d'absurde, il est important de s'intéresser de manière plus large à l'ensemble de l'œuvre d'Albert Camus, et à son rapport à celle-ci, qu'il expose régulièrement à travers des personnages, ou des concepts.

Pour commencer intéressons-nous à *L'Étranger*(1942), roman célèbre de Camus, dans lequel évolue le personnage de Meursault, un insensible, un bizarre, un homme dénué d'émotions, de honte, de regret, ou d'attachement, qui semble errer à la recherche d'une sensation physique moins désagréable que celle dans laquelle il semble plonger par essence. Un homme hors de lui-même, hors de son esprit, un homme dont le rapport au corps semble être la seule boussole; un homme sans morale, sans père, dont la mère meurt, « aujourd'hui ou peut-être hier ».

Meursault est un personnage de l'absurde, c'est un anti-héros que Camus semble utiliser pour représenter les enjeux de l'absurde chez l'Homme. Rien n'a de sens pour le sujet, en l'occurrence pour Meursault, alors seul le vécu sensoriel, qui est apriorique de la subjectivité, est à écouter ; c'est le sentiment élaboré, émotionnel, qui révèle que le monde n'a pas de sens, il faut alors s'en éloigner le plus possible.

Ce personnage atypique suscite des interrogations d'un point de vue psychopathologique, car s'il fait penser à un grand névrosé obsessionnel, mettant au loin son agressivité et sa haine au profit de rituels contrôlés, Meursault semble plus loin que cela. Il semble coupé du rapport à l'autre, et plus précisément coupé de la capacité à s'engager dans une relation, c'est-à-dire dans une intersubjectivité basée sur la parole et sur les émotions : il privilégie les relations éphémères, physiques, ou les relations dénuées de sentiments. À première vue, c'est donc la perception sensorielle de Meursault qui semble le diriger, à l'image d'un soleil trop chaud qui le pousserait à tirer « sur l'Arabe », ou d'un sommeil trop court lui faisant haïr le monde.

Nous pensons cependant que ce personnage renferme quelque chose du rapport à la culpabilité de Camus dans la théorisation qu'il fait de l'absurde dans *Le Mythe de Sisyphe* : Meursault, comme Sisyphe, est finalement condamné par une instance paternelle, la loi.

Meursault est condamné à mort pour ses crimes, comme Sisyphe est condamné par les dieux. Dans une forme de tension par rapport aux limites, que Meursault semble réussir à cacher de par son flegme et son apparent retrait affectif, ce dernier pousse la société à le punir de quelque chose, non pas de son crime effectif, qui dans le contexte culturel de l'époque ne semble pas si dramatique (malheureusement), mais de quelque chose de plus profond, de plus inconscient, de plus enfoui.

Meursault, ce personnage dont la mort de la mère semble marquer à la fois le début de son récit, mais aussi le début de sa décrépitude psychologique vers sa mort, en apparence si dénué d'émotion, serait en réalité une forme de projection de Camus pour mettre en images un rapport au père difficilement symbolisable.

Le père de Meursault est inexistant durant tout le roman, et les deux seules instances où le personnage sort de son registre perceptif sont à la fin du roman, lorsqu'un curé vient le voir en prison pour le pousser à se repentir, que Meursault finit par frapper et à sortir de sa cellule ; et lorsqu'il s'apprête à mourir, et qu'il contemple la foule le haïr : là, seulement là, il se sent heureux.

C'est donc uniquement lorsque Meursault a la possibilité de haïr ou de se faire haïr par une figure paternelle (le curé et la morale sociale) qu'il semble enfin ressentir quelque chose, se laissant même aller à des songeries et rêveries diurnes sur sa mère, qu'il imagine joyeusement refaire sa vie avec un nouvel homme : nous voyons que tout le système de représentations fantasmatiques de Meursault est lié à sa capacité à exprimer la haine qui se comprime dans sa poitrine, une haine qui ne peut être exprimée lors de l'absence du père.

Meursault, donc, personnage de l'absurde, ou personnage sans père ? Ou peut-être les deux ?

Nous pouvons postuler que l'absurde, c'est-à-dire la douleur ressentie au contact du manque de sens du monde, peut découler de l'absence du père, ou d'une figure tierce, qui permettrait à l'Homme de développer une rivalité et un moyen d'expression de sa haine, comme nous le retrouvons dans le complexe d'Œdipe freudien.

Nous retrouvons par exemple dans certaines psychoses ce rapport aux sensations décrit dans "l'Étranger", et nous rappelons que les psychoses découlent pour nombre d'auteurs en psychopathologie d'un manque de tiercéisation de la relation parent-enfant, c'est-à-dire d'une impossibilité pour l'enfant de se référer à plusieurs figures d'attachement précoce, avec une figure qui serait désirée, et une autre qui serait enviée, jalouée, et admirée.

C'est dans cette configuration, où le père manque au petit garçon, que ce dernier n'a pas la possibilité de haïr quelqu'un ni d'intérioriser des interdits moraux ; il se retrouve abandonné à une relation duelle par exemple mère-fils, où il est condamné à une forme de jouissance malsaine, où seule la satisfaction de ses pulsions dites partielles, sensorielles, importe.

L'absurde, c'est donc peut-être, plutôt que le manque de sens, le surplus de sens (au niveau de la sensation physique), c'est-à-dire que l'absurde se définirait comme le manque de la parole, qui est délaissée au profit de la douleur presque sensorielle que laisse l'absence.

C'est ici que nous sortons momentanément de l'œuvre d'Albert Camus pour nous intéresser à sa vie. Albert Camus est né en 1913 en Algérie, de parents pieds-noirs : son père meurt seulement un an après sa naissance dans un bataillon algérien pendant la bataille de la Marne, lors de la Première Guerre mondiale, alors que sa mère, sourde, ne possédant que très peu de vocabulaire (à peu près 400 mots), semble coupée du monde et des autres de par son handicap.

Nous avons ici les deux douleurs qui semblent centrales dans l'œuvre et la vie d'Albert Camus, avec d'un côté l'absence du père, qui abandonne ses enfants pour partir à la guerre, et qui en meurt, et de l'autre la mère, qui ne peut l'aimer qu'à travers des gestes, sans mot, sans symbolique.

Fort heureusement pour lui, le jeune Albert Camus rencontre un instituteur qui fera office pour lui de père de substitution, nommé Louis Germain, qui l'accompagnera tout au long de sa scolarité. Cette figure paternelle semble avoir joué un rôle extrêmement important pour Camus, qui lui dédiera même son discours pour son prix Nobel en 1957 : « Ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. ... sans votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé ».

Un exemple paternel adoré, adulé, mais qui n'a pas laissé de place à ce que la relation père-fils doit avoir de rivalité, et de haine. Camus a perdu son père trop jeune pour s'en souvenir, et c'est cette douleur et cette haine qu'il ressent pour celui qui n'a jamais été là qui se retrouvent dans l'absurde qu'il met en scène dans ses œuvres.

Pour Freud, la résolution du complexe d'Œdipe, l'accès somme toute à une vie émotionnelle et relationnelle dite « normale », passe par la « mort du père », une mort symbolique, un dépassement fantasmé que l'enfant opère vis-à-vis du père, une émancipation de celui-ci. La question ici demeure : comment tuer un père qui est déjà mort ?

Pour revenir rapidement sur l'image de Sisyphe, qui est condamné à l'immortalité ; à l'image de Dieu empêchant Sisyphe de mourir, de Meursault frappant un « père » voulant le laver de ses péchés, Camus symbolise ses cicatrices par des mises en scène où un père incarne une instance morale et régulatrice auprès du fils.

La culpabilité dont nous avons parlé précédemment est une culpabilité partagée, qui se mélange d'un sujet à un autre dans le lien mère-père-fils ; le père est coupable d'être mort, la société est coupable d'avoir tué le père, la mère est coupable de son silence, et l'enfant se sent coupable de tous les maux, car aucun mot ne peut ôter le fardeau de la responsabilité de ses épaules.

L'absurde, c'est souffrir sans savoir même si notre souffrance prendra fin, c'est pleurer sans savoir si quelqu'un essuiera nos larmes, c'est hurler sans savoir si quelqu'un nous entendra.

L'absurde, c'est la douleur que laisse l'absence, c'est la cicatrice que laisse le silence ; c'est la disparition de la haine dans l'enfance.